

LE PATRIMOINE BÂTI POPULAIRE



Maison à toit mansardé du Village Saint-Jean-Baptiste, rue Saint-Dominique.

PATRIMOINE VERNACULAIRE OU POPULAIRE • TYPOLOGIES RÉSIDENTIELLES
LA PLACE COMTE • LES TRIPLEX • QUALITÉ ET ENTRETIEN • LA RUE SAINTE-FAMILLE
LES MAISONS DES CARRIERS DU CÔTEAU-SAINT-LOUIS

SOMMAIRE

NOUVELLES DE VOTRE SOCIÉTÉ

Événements divers 3

LA RUE DROLET, DRÔLE DE RUE

Marie-Josée Hudon et Sylvie Legault 4

ÉDITORIAL

Gabriel Deschambault 5

PATRIMOINE POPULAIRE...

PATRIMOINE INVISIBLE

Dinu Bumbaru 6

MAISONS TYPES URBAINES

David B. Hanna 8

LA PLACE COMTE

Bernard Vallée 10

L'ÉPOQUE DES TRIPLEX

Justin Bur 11

IMAGES DE PATRIMOINE

Diverses photographies

Bernard Vallée 12

LA DURABILITÉ DU BÂTI TRADITIONNEL

Jean Laberge 4

LA RUE SAINTE-FAMILLE, UNE RUE PLANIFIÉE

Denise Caron 6

LES VIEILLES MAISONS DE CÔTE-SAINT-LOUIS

Gabriel Deschambault 18

CHRONIQUE DU CENTRE DE DOCUMENTATION

ET D'ARCHIVES

Huguette Loubert 20

TÉMOIGNAGES DES MEMBRES

Gilles Boismenu et Huguette Loubert 22

PAGE DE COUVERTURE

Ce vieux petit cottage de la rue Saint-Dominique près de la rue Marie-Anne, est un vestige du Village de Saint-Jean-Baptiste. Dans les années 1970, Léonard Cohen a habité la maison contiguë. Le voisinage immédiat était rempli d'artistes créant ainsi une communauté à la créativité animée. On peut se demander quelles chansons ont bien pu lui être inspirées par ces lieux hors du commun ?



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU PLATEAU-MONT-ROYAL

Printemps 2021 • Vol. 16, no 1

Rédacteur en chef :

Gabriel Deschambault

Correctrice : Renée Dumas

Infographiste : Alejandro Natan

Comité du bulletin :

Huguette Loubert, Gabriel

Deschambault, Justin Bur,

Michel Gagné.

Collaboration spéciale :

Bernard Vallée

Le bulletin est publié quatre fois par année, les 21 mars, juin, septembre et décembre.

Imprimeur : Centre de copies Papillon,
4465a rue De La Roche

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives
nationales du Québec (BANQ) et
Bibliothèque et Archives Canada (BAC)

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU PLATEAU-MONT-ROYAL

Centre de services communautaires
du Monastère

4450, rue Saint-Hubert, local 419

Montréal H2J 2W9

514 563-0623

www.histoireplateau.org

Conseil d'administration

Huguette Loubert, présidente et
directrice du Centre de documentation
et d'archives, Gabriel Deschambault,
vice-président, Robert Ascah, trésorier,
Amélie Roy-Bergeron secrétaire et
chargée des communications,
Ange Pasquini webmestre, Justin Bur,
Lorraine Decelles, Michel Gagné,
Marie Heisler, Myriam Wojcik
administratrices et administrateurs



La Société d'histoire du
Plateau-Mont-Royal a été
fondée par Richard Ouellet le
8 janvier 2006 et est membre
de la Fédération des sociétés
d'histoire du Québec.

La SHP est un organisme de bienfaisance,
numéro 85497 1561 RR0001.

VISITEZ
LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
SUR FACEBOOK!



NOUVELLES DE VOTRE SOCIÉTÉ

CRÉATION D'UNE PAGE TÉMOIGNAGES

Quand nous avons élaboré le plan stratégique de la Société d'histoire en 2019, il fut question de solliciter davantage la participation de nos membres pour produire le bulletin trimestriel. Après tout, ce bulletin leur appartient, pourquoi ne pas y écrire ? Bien sûr, il peut être intimidant de s'engager pour un long texte, mais les échanges avec les membres, lors des visites guidées ou des conférences, nous montrent que plusieurs ont plein d'histoires intéressantes à raconter. C'est pourquoi nous créons dans ce numéro, la page « Témoignages » (voir page 22), à laquelle nous vous invitons à participer avec vos photos ou anecdotes concernant le quartier. Nous vous donnerons un coup de main pour l'écriture

RÉSULTATS DE L'ÉLECTION DU CA DE LA SHP

Lors de la dernière assemblée générale annuelle, les membres de la SHP ont voté afin de combler les différents postes qui arrivaient à terme. Également, à cette occasion, il a été convenu d'établir à dix le nombre de postes composant ce conseil. Élément important à noter, le résultat des mises en candidature et du vote offrait un conseil paritaire : une première pour la SHP. Autre changement important, madame Huguette Loubert a été élue présidente, une autre première. Vous pouvez consulter la composition du nouveau conseil en page 2 du bulletin.

ON CHERCHE DES AUTEURS POUR NOTRE BULLETIN SUR LE JARDIN DES MERVEILLES

Notre prochain bulletin, celui de l'été 2021, revisitera le fameux Jardin des Merveilles. Comme nous savons que ce sujet est toujours fort populaire auprès de nos membres, nous pensons qu'il serait très intéressant de recevoir des textes de leur part. Si le cœur vous en dit, communiquez-nous votre intérêt et nous vous expliquerons de quoi il retourne. Déjà, nous savons que nous recevrons un texte d'un nouvel auteur qui l'a fréquenté tout jeune et qui nous fera part de ses souvenirs. Nous avons également quelques photos que des lecteurs de notre page facebook nous ont fait parvenir. N'hésitez pas si vous avez quelque chose à nous soumettre.

VOTRE SOCIÉTÉ PASSE À L'ÈRE NUMÉRIQUE.

Pandémie oblige, votre société a dû passer en mode virtuel afin de continuer à vous offrir ses conférences. Récemment, une conférence d'Yves Desjardins a porté sur la grande place qu'a occupée la famille Beaubien dans l'histoire de notre quartier. En février, une conférence, présentée par Andrée Lévesque et Danaé Michaud-Mastoras, nous a permis de découvrir Éva Circé-Côté, première bibliothécaire de la Ville de Montréal, journaliste, auteur, féministe, femme de lettres. Ces conférences ont été mises en ligne sur notre site web ; elles sont ainsi accessibles en tout temps, à tout le monde. La dernière, a été présentée par Bernard Vallée, qui nous a fait connaître l'histoire de Gustave Drolet, zouave et homme d'affaires important du quartier.

DÉCÈS D'UN GRAND GASPÉSIE

Jules Bélanger (1929-2021), grand pédagogue et communicateur, a défendu de nombreuses causes culturelles, sociales et politiques en Gaspésie. Il a été intimement lié à la Société historique de la Gaspésie, au *Magazine Gaspésie*, puis au Musée de la Gaspésie dont il sera le directeur de 1977 à 1995. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont l'histoire de la Gaspésie, et récipiendaire de distinctions, dont celle d'officier de l'Ordre du Québec, en 2006.

COMMENT ÇA S'ÉCRIT DONC ?

Quand une personne consacre de son temps avec plaisir, pour relire tous nos textes et s'assurer que notre bulletin est parfait, il faut au moins prendre la peine de la remercier. Faire la révision de notre bulletin n'est pas simple et respecter les idées et le sens de ce que chacun souhaite communiquer dans son texte n'est pas une mince affaire. On dit que *la ponctuation est le sel de la phrase*. Mais il faut être prudent avec le sel ; cela nous prends donc une bonne nutritionniste. On dit aussi qu'*une vie sans amour, c'est comme une phrase sans ponctuation*. Comme nous sommes très attentifs à la qualité de notre français et à la justesse de notre ponctuation, on ne peut que déclarer notre amour inconditionnel à notre réviseuse Renée Dumas, qui consacre son énergie à doser virgules et points-virgules afin de faire de notre bulletin un document agréable à lire pour vous. Merci beaucoup Renée.

MA RUE DROLET, DRÔLE DE RUE



Je suis devenue propriétaire en 1987 et quand j'ai terminé les rénovations intérieures, j'ai entrepris les travaux sur la façade extérieure. J'ai documenté mes recherches pour connaître l'historique de la maison et j'ai opté pour un escalier en bois avec ses barotins. Adieu métal et auvent en clabord ! Puis, d'un coup, avec un rouleau de peinture jaune « Hallucination », ma maison est devenue exceptionnelle. Depuis, elle est photographiée pour des cartes postales, pour des livres sur les escaliers de Montréal et par les touristes. Le plus chouette, c'est que ce travail a donné envie aux voisins d'en faire autant. Voilà pourquoi la rue Drolet est si charmante.

Sylvie Legault



*Tableau de Marie-Josée Hudon,
artiste portraitiste et fondatrice du*

Musée
des Grands Québécois
Une autre forme de mémoire
www.mdgq.ca



Gabriel Deschambault
Architecte et vice-président de la SHP

ÉDITORIAL

LE PATRIMOINE BÂTI POPULAIRE, MODESTE... VERNACULAIRE ?

NOUS AVONS eu beaucoup de difficultés à préciser le thème et à trouver le titre de notre bulletin. Nous souhaitions avant tout parler des immeubles anciens qui meublent nos rues et qui partagent notre quotidien. Si pour certains il s'agit simplement de vieux bâtiments, pour d'autres il s'agit plutôt de trésors à chérir. Voyons voir !

GRAND PATRIMOINE... petit patrimoine... patrimoine historique... modeste... bourgeois... ouvrier... Nous avons finalement arrêté notre choix sur les mots « patrimoine bâti populaire ». Alors le voici, nous vous le présentons : c'est le patrimoine de votre quartier. Nous souhaitons que vous en tombiez amoureux, si ce n'est déjà fait.

C'EST MARIE-JOSÉE HUDON, par son illustration, qui lance la conversation avec sa perception des petites maisons de la rue Drolet qui ont initié le développement résidentiel de notre quartier. Une résidente y ajoute aussi son grain de sel.

LES DIFFÉRENTS auteurs nous communiquent leurs propres perceptions de ce qu'est le patrimoine populaire. Dinu Bumbaru nous raconte son inquiétude à l'égard d'un patrimoine devenu « invisible », lequel est menacé par la force de l'argent, mais que lui-même s'efforce d'en conserver la mémoire, en le déposant sur une feuille de papier mouillée. David B. Hanna, un professeur émérite de la chose urbaine, nous fait quant à lui connaître deux typologies résidentielles qui participent au paysage architectural de certains secteurs du quartier.

BERNARD VALLÉE, qui aime d'amour son milieu de vie, nous explique l'existence des petits cottages

de la rue Drolet et profite de l'occasion pour nous faire admirer les œuvres de différents artisans du bois ou du métal. Bien que ces ouvrages décoratifs soient le fruit d'une industrialisation de la fin du XIX^e siècle, l'usure du temps et leur disparition lente, mais persistante, les rendent de plus en plus rares et uniques. Justin Bur, un autre amoureux du Plateau, nous parle des triplex et de l'apogée qu'ils connaîtront dans les rues du quartier dans ce même tournant de siècle.

JEAN LABERGE, architecte engagé depuis longtemps envers la préservation du patrimoine architectural montréalais, s'inquiète de la dégradation de la qualité des matériaux et du soin apporté à leur mise en place. Denise Caron, une historienne pour qui le secteur de l'Hôtel-Dieu n'a plus de secrets, nous révèle comment les Hospitalières de Saint-Joseph ont activement participé à la qualité du développement immobilier de la rue Sainte-Famille.

QUANT À MOI, je vous parle des petites maisons traditionnelles du village des Pieds-Noirs, dont certaines subsistent encore, contre toute attente. Certaines images nous montrent des maisons qui datent de près de deux siècles. Huguette Loubert, fidèle à son habitude, nous informe sur des livres que le Centre de documentation possède et qui aborde le sujet du bulletin. Elle nous parle également de son amour des pierres grises.

NOTRE QUARTIER recèle les plus beaux exemples du patrimoine populaire montréalais. À vous de les découvrir.

PATRIMOINE POPULAIRE...

PATRIMOINE INVISIBLE

MODESTE, POPULAIRE OU VERNACULAIRE

QUAND L'ORDINAIRE REND LE PATRIMOINE INVISIBLE



Dinu Bumbaru
Directeur des politiques, Héritage Montréal

DANS les années 1980, à l'École d'architecture, nous parlions des critères de modestie de la SCHL pour ses programmes de construction et de rénovation. Nous imaginons les efforts que ces critères ont imposé aux coopératives de Milton Parc pour conserver les éléments architecturaux, extérieurs et intérieurs, de cet exceptionnel ensemble victorien.

VERS 2005, en interview sur notre demande de classement du Carmel, l'animateur me demandait pourquoi on devrait sauver ce monastère, trop simple à ses yeux lorsqu'on le comparait à la grande architecture de tant d'autres églises et couvents. À la même époque, Rosemont acceptait les conclusions d'un consultant pour qui la petite église St. Luke, rue Holt, ne présentait pas une « potentiel monumental » suffisant pour refuser sa démolition. Nous pourrions aussi parler de la petite maison, angle Charlotte et Saint-Dominique, avec sa façade de pierre grise, probable survivante de l'incendie de 1852, laissée pour compte car trop humble. Ou de l'atelier de pierres tombales Berson, boulevard Saint-Laurent, lieu d'une grande modestie mais d'une puissance évocatrice de la Main exceptionnelle, récemment disparu. Bref, la sauvegarde du patrimoine modeste se manifeste de bien des manières.

Cela témoigne de la complexité de la relation que notre société et ses mécanismes de protection du patrimoine entretiennent avec l'histoire et l'architecture dans ce qu'elles ont de grand et d'exceptionnel, en oubliant un peu le patrimoine qui comprend aussi cet ordinaire; cet ordinaire qui illustre la vie courante d'une communauté et marque l'identité d'un village, d'un quartier ou d'une métropole. Les choses changent mais, si l'on en juge par la couverture médiatique dont elle jouit, la belle maison ancestrale en pierre l'emporte encore sur la maison ouvrière ou l'atelier en brique et en planches.

À MONTRÉAL, l'attention pour le patrimoine plus modeste n'est pourtant pas le fait d'une récente épiphanie. Pensons à l'intérêt retrouvé pour les escaliers extérieurs

dans la foulée des œuvres de Michel Tremblay, à la réappropriation des ruelles et des quartiers, aux travaux de Melvin Charney ou David Hanna ou à l'ouverture du Centre d'histoire de Montréal, et leurs effets sur la perception du patrimoine montréalais dans la population comme chez les élus. Le schéma d'aménagement de la Communauté urbaine de Montréal, adopté en 1986, incluait d'ailleurs un plan du patrimoine qui se concentrait essentiellement sur le bâti typique en rangée, un progrès notoire mais qui laissait un peu pour compte les autres ensembles comme les anciens villages ou les banlieues récentes. Le *Plan d'urbanisme de 1992* allait aussi amener une plus grande reconnaissance de la forme urbaine comme élément distinctif, au même titre que les édifices patrimoniaux plus monumentaux.

GABRIEL DESCHAMBAULT de la Ville de Montréal et Joshua Wolfe d'Héritage Montréal ont imaginé et mis en place une opération pour valoriser ce patrimoine de l'ordinaire et l'acte tout aussi important de son entretien régulier; cette opération marque une importante évolution dont on regrette qu'elle n'ait pas inspiré d'autres municipalités ou la Communauté métropolitaine. Lancée en 1991 sous le nom d'*Opération Patrimoine populaire*, elle est devenue l'Opération Patrimoine architectural puis, récemment, l'Opération Patrimoine; elle reste à ce jour un exemple rare à l'échelle internationale.

SUR LE PLAN international, les choses aussi ont évolué. Je me souviens d'une rencontre à la maison George-Étienne-Cartier de Parcs Canada, organisée par l'architecte Christiane Lefebvre, correspondante d'ICOMOS Canada auprès du Comité international sur l'architecture vernaculaire; à cette rencontre, nous devons formuler des commentaires sur le projet de charte internationale sur ce patrimoine bâti vernaculaire. La Charte du patrimoine bâti vernaculaire sera adoptée en 1999. Étaient notamment présents l'abbé Claude Turmel de Montréal et l'historien photographe Pierre Lahoud de Québec, dont les interventions furent

particulièrement éclairantes. Cet échange a mis en évidence les difficultés de définitions fondées sur les constructions rurales, européennes et préindustrielles. Par exemple, le critère de matériaux locaux se heurtait à la réalité de nos quartiers ouvriers construits avec des matériaux apportés de loin ou manufacturés.

CELA a aussi mis en évidence le besoin d'une réflexion propre au paysage urbain et au bâti modeste, notamment des quartiers ouvriers, qui le compose, issu d'un art de bâtir qu'on gagnerait à mieux comprendre localement et nationalement. Outre les chartes de l'ICOMOS sur le patrimoine vernaculaire, terme contesté, ou les villes historiques, l'UNESCO adoptait en 2011 une recommandation sur les paysages urbains historiques. Quelques semaines plus tard, un mémoire d'Héritage Montréal devant l'OCPM sur les hauteurs et densités dans Ville-Marie y faisait référence. Le lien entre Montréal et le monde passe ainsi par une discussion montréalaise des chartes et textes internationaux, comme le fait Gabriel Deschambault au sujet du village des carriers.

LES MOTS ont leur importance et leur parcours. L'expression « patrimoine modeste » a sans doute plusieurs sources. L'une remonte au début des années 1990 lors d'une consultation publique présidée par feu Abe Limonchik, quand Héritage Montréal a employé cet OVNI terminologique pour décrire Benny Farm, un ensemble d'habitation pour vétérans que les organismes en patrimoine dit moderne n'avaient pas alors reconnu. Aujourd'hui, ce mot est plus fréquemment employé par la Ville de Montréal – par exemple, pour les maisons d'artisans du Sud-ouest ou dans le dossier des maisons dites *shoe-box* – mais aussi à Laval ou Longueuil. Il montre combien le regard sur le patrimoine évolue et s'ouvre avec empathie sur des réalisations humaines qui, comme le rappelle la Déclaration québécoise du patrimoine (2000), portent la mémoire.

CONNAÎTRE, reconnaître, faire connaître, protéger, entretenir et enrichir. Ces verbes

décrivent l'action en patrimoine, grand ou modeste, puisque ce qui fait le monument n'est pas sa grandeur mais sa capacité de traverser le temps pour parler aux générations futures. Espérons que le patrimoine de l'ordinaire restera visible et continuera de raconter son histoire de mains et de vies. Il faut savoir le voir pour y voir.



*À l'ombre du grand monument, il ne nous reste qu'à
« croquer » le petit monument, avant que celui-ci ne se fasse croquer
pour sa valeur foncière. L'ordinaire aussi, c'est du super !*

photo: Dinu Bumbaru



David Hanna
Professeur retraité (UQAM)
Commissaire public (OCPM)

MAISONS TYPES URBAINES DU PLATEAU MONT-ROYAL

LA TRADITION vernaculaire des plex (maisons à logements superposés) fait preuve de racines très anciennes mondialement, en Chine, en Europe, puis en Amérique. Mais la capitale mondiale des plex est sûrement Montréal. Nulle part ailleurs peut-on retrouver des plex en si vastes quantités, renfermant autant de variétés. Si le duplex est le prototype mondial, la famille inclut aussi des trois-plex et quatre-plex, triplex, cinq-plex et six-plex, avec toutes sortes de variations quant aux portes et escaliers.

D'où vient cette riche tradition montréalaise ? De la France, bien sûr, notamment d'Anjou, Bretagne, Normandie, Maine, Ile de France, et cette tradition bâtie est déjà bien ancrée ici au XVIII^e siècle ; mais l'apport écossais du début XIX^e enrichit considérablement la tradition. La formule française comporte généralement un escalier extérieur sur le côté ; celle provenant de l'Écosse renforce celle-ci, mais apporte aussi la tradition de l'escalier intérieur. Puis les mutations montréalaises nous ramènent les escaliers vers le devant, ajoutant galeries et balcons au passage. Cette tradition évolue toujours.

PREMIER TYPE : LE « SHOEBOX »

COMMENÇONS par l'examen d'une maison type qui est en fait un dérivé du duplex : le « shoebox ». Sa conception est simple. Comme nouvelle formule d'habitation abordable, cette petite maison d'un étage à toit plat n'est pas un plex, bien entendu, mais provient de l'idée pourtant évidente que si l'on prend la tranche supérieure d'un duplex à toit plat avec une corniche ou fronton postiche et qu'on le pose directement au sol, tout en y ajoutant une galerie-perron, on vient de créer un modèle unifamilial abordable pour la banlieue.

LE PLATEAU MONT-ROYAL a la chance de posséder les deux plus anciens exemples de « shoebox » existant encore dans le grand Montréal. Il s'agit de deux maisons attenantes, construites en bois, sises aux 4567 et 4571 rue Pontiac, près de Bienville. Construites en 1886, les 33 et 35 rue Saint-Étienne du village Côteau-Saint-Louis

figurent parmi une petite colonie de « shoebox » pionniers construits sur les rues Pontiac et Berri, au nord de l'avenue Mont-Royal vers 1885. Renumérotées 41 et 43 rue St-Étienne en 1894, suite à l'annexion par Montréal, la rue prendra le nom de Pontiac en 1898, et ces maisons seront renumérotées 4567 et 4571 à partir de 1926.



Petite maison de type « shoebox », rue Pontiac.
Photo : David Hanna.

JOSEPH SMITH (teneur de livres) est le premier résident du 33 (4567), suivi par John Joseph Greenwood, journaliste, Joseph Smith, charpentier, Joseph Poirier, épiciier, puis T. E. Ayotte, postier, tous avant 1900. Le 35 (4571) connaît une plus grande stabilité, n'ayant que Alfred Sanderson, cordonnier, comme résident durant toute cette période. Ces deux précieux témoins de cette maison type deviennent un modèle fort répandu dans le grand Montréal pour les ouvriers semi-qualifiés, les commis de

services et les petits commerçants qui cherchent un petit «chez-soi» en banlieue, grâce à cette tranche de duplex, d'esprit à la fois rural et urbain.

DEUXIÈME TYPE : LE DUPLEX

LE DEUXIÈME exemple typologique est le fameux duplex lui-même, dont les origines remontent au modèle franco-écossais avec escalier extérieur sur le côté, souvent avec galerie-perron et balcons, un apport rural provenant de la maison de ferme avec galerie-perron, elle-même inspirée du «Regency Cottage» des années 1800-1835. Le duplex traditionnel échange son toit franco-écossais à deux versants pour le toit plat (*patent roof*), importé de Boston en 1854.

LE PLATEAU est riche en duplex. Prenons comme type particulièrement «plateauesque», le 4741-4743 rue Saint-André, près de Gilford, faisant partie d'une rangée de neuf duplex ayant une façade de pierre calcaire Trenton extraite des carrières locales. Ces duplex avaient tous des petits hangars en bois donnant sur la ruelle arrière, selon le modèle urbanistique britannique alors prédominant.

CES NEUF DUPLEX ont des toits plats ornés d'une corniche en bois et, en avant, des galeries néoclassiques romaines sur deux étages. La disposition d'une porte pour le logement du bas et d'une deuxième porte avec un escalier droit intérieur menant au logement en haut est typique des duplex d'Édimbourg et des petites villes de la côte est de l'Écosse, ou de Newcastle en Angleterre du nord-est. En 1900, ce modèle ainsi que d'autres typologies écossaises sont bien ancrées à Montréal parmi tant d'autres variétés.

LES PREMIERS résidents du duplex au 33-35 Saint-André (4741-4743) en 1902 sont Wilfrid Giguère, contrôleur de tramway pour la Montreal Street Railway, et Oscar Dubreuil, un commis. Les résidents des autres huit duplex, tous francophones, sont machiniste, cordonnier, maçon, peintre, menuisier, commis, contremaitre, coupeur de cuir, repasseur de chemises. La dixième maison de la rangée est une unifamiliale habitée par Napoléon Rochon, contracteur et briquetier, probablement le promoteur de toute la rangée.

LES CONTRACTEURS locaux qui construisent des rangées de duplex identiques, profitent de la lancée d'urbanisation fulgurante vers le nord entre 1870 et 1930, débordant le Plateau dès 1900 pour gagner Amherst Park (la Petite Patrie d'aujourd'hui), puis Villeray dès 1920. C'est aussi la montée d'une nouvelle classe moyenne francophone formée d'ouvriers qualifiés et semi-qualifiés, employés



Duplex de la rue Saint-André, converti en unifamiliale.

Photo : David Hanna.

de transport, petits commerçants et employés de services ou municipaux. Ils sont accompagnés d'une minorité anglaise, écossaise et irlandaise à travers le Plateau, occupant les mêmes types d'emplois.

Si le «shoebox» représente la nouvelle lancée suburbaine du Plateau, après les vieilles maisons villageoises, le duplex en rangée devient rapidement le type urbain dominant. Suivront peu après les triplex, cinq-plex et six-plex qui meublent aussi les rues du Plateau. Montréal doit sa réputation de ville très habitable et sans danger, à ces paysages de plex.

LES PETITS entrepreneurs montréalais faisaient preuve d'une créativité alliant des formules de logements superposés aux origines franco-écossaises, avec galeries-perrons rurales devenues néoclassiques, chapeautés de toits plats bostonnais, en rangées formelles incluant des ruelles britanniques. Le paysage collectif nous offre aujourd'hui des rues charmantes, surprenantes pour leur densité (de 80 logements par hectare pour les plex à deux étages jusqu'à 175 pour les plex à trois étages), tout en gardant une échelle humaine, favorisant la convivialité grâce aux galeries et escaliers extérieurs, avant et arrière. Pas surprenant que Montréal affiche les plus faibles taux de criminalité violente et de meurtres en Amérique (voir photo page 23).



Bernard Vallée,
Animateur, Montréal Explorations

LES COTTAGES DE LA « PLACE COMTE »

DANS un précédent bulletin (vol. 12, n° 3, automne 2017) nous présentions, sous le titre « Le lotissement des zouaves », l'habile stratégie de développement immobilier mise en œuvre, au début des années 1870 et au centre de l'actuel Plateau Mont-Royal, par un ambitieux groupe de promoteurs, soit l'entrepreneur Ferdinand David, l'architecte Michel Laurent et les avocats Gustave-Adolphe Drolet et Sévère Rivard.



Photo de Bernard Vallée, 2021.

LE DON de 20 lots à bâtir pour construire la première église Saint-Jean-Baptiste et la construction en 1873-1874 de 45 cottages rue Drolet, la « Place Comte » entre l'avenue Duluth et la rue Roy, ont été les principaux éléments de la stratégie de mise en valeur de leurs 1675 lots à bâtir sur l'immense terrain de la ferme Comte, de part et d'autre de la rue Saint-Denis et à cheval sur la limite entre la ville de Montréal et le village Saint-Jean-Baptiste.

L'ARCHITECTE Michel Laurent (1833-1891) est au sommet de sa carrière quand il conçoit ces modestes résidences à prix abordable, alors qu'il est connu pour des réalisations plus prestigieuses. Il les dote de fondations en maçonnerie, d'une structure de briques, d'un toit plat – une nouveauté ; elles ont deux étages et un demi sous-sol habitable. Ces maisons unifamiliales ont un carré de 20 pieds sur 30 pieds, légèrement en retrait par rapport au trottoir, sur des

lots de 70 pieds de profondeur permettant l'aménagement d'un jardin et de dépendances le long de la ruelle – une autre nouveauté.



Photo : Bernard Vallée, 2016.

EN LÉGER retrait du trottoir, la façade de brique est couronnée d'une lucarne-pignon bordée de lambrequins en bois découpé et surmontée d'un épi de faîtage en bois, ainsi que d'une fausse mansarde couverte d'ardoises, bordée d'une corniche à denticules, et dotée d'une lucarne à pignon. À l'origine, un escalier droit mène à la porte d'entrée vitrée en bois richement orné. Les linteaux des ouvertures sont dissimulés sous des boiseries ouvrées.

DANS sa thèse de 1986¹ David Hanna nous raconte que les maisons ont toutes été vendues entre octobre 1873 et septembre 1875. La fourchette de prix était de 1 770 \$ à 1 875 \$ par maison. Les conditions de vente incluait l'obligation de planter un arbre devant chaque maison et de l'entretenir à perpétuité. Sur les 45 maisons construites, 15 seulement étaient occupées par leurs propriétaires. Qu'ils soient locataires ou propriétaires-occupants, les habitants de la rangée de cottages étaient surtout des cols blancs.

Note 1.– HANNA, David B. *Montreal, A City Built By Small Builders*, 1867-1880. Department of Geography. McGill University, Montréal. March, 1986. A thesis submitted (...) for the degree of Doctor of Philosophy, p. 251-267.

L'ÉPOQUE DES TRIPLEX: 1895 – 1930



Justin Bur,
Membre de la SHP et de Mémoire du Mile End

L'URBANISATION du Plateau, à ses débuts, est un processus long et lent. Avant les années 1860, on n'y trouve que quelques grandes demeures sur le flanc de la montagne ou le long de la rue Sherbrooke ; ici et là une poignée de maisons de ferme ; puis, le noyau villageois des Tanneries-des-Bélair qui, en s'étalant le long du chemin des Tanneries, devient le village du Coteau Saint-Louis. Entre 1860 et 1895, l'urbanisation atteint le chemin Saint-Laurent et l'avenue du Mont-Royal et commence à occuper les terres entre la montagne et la rue Saint-Denis.

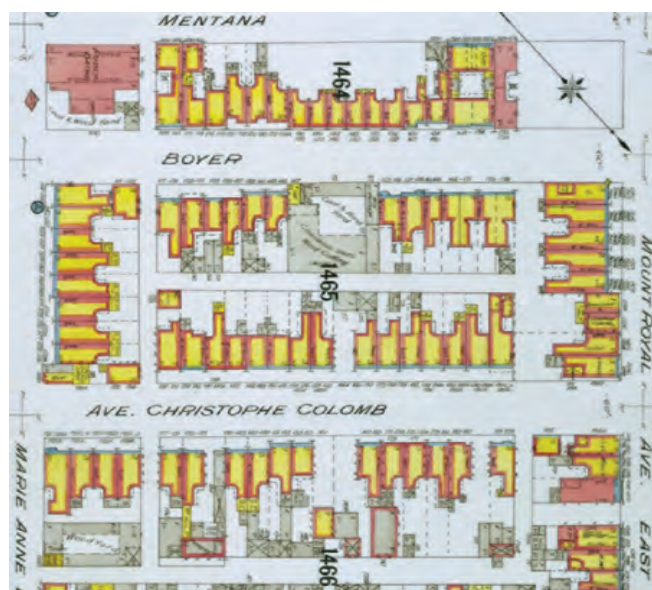
ENSUITE, de 1895 à 1930, c'est l'explosion. À peu près tout le Plateau actuel est rempli de maisons en rangée, d'églises, d'écoles, de commerces et d'usines. Pendant cette période apparaissent presque tous les triplex – les édifices résidentiels de trois étages avec escaliers extérieurs. Les municipalités de Côte-Saint-Louis, De Lorimier et Saint-Louis-du-Mile-End sont annexées par Montréal. Les tramways électriques sillonnent de nouvelles rues. L'éclairage électrique apparaît dans les rues et, de plus en plus, dans les maisons. Cette frénésie n'est pas limitée au Plateau – tout Montréal est entraîné dans la croissance la plus rapide que la ville ait connue. (Un tel rythme d'expansion ne se reproduira qu'une seule autre fois, pendant l'essor des nouvelles banlieues qui suivent les autoroutes des années 1960 et 1970.) Que s'est-il passé alors ?

CETTE PÉRIODE est appelée la « Deuxième Révolution industrielle ». La première était celle qui avait été déclenchée par la machine à vapeur et le chemin de fer. Cette deuxième fait suite à la maîtrise de la chimie et surtout de l'énergie électrique. L'électricité permet une réorganisation de l'industrie, une augmentation de la productivité, une révolution dans les transports urbains. La population urbaine dans les pays industrialisés monte en flèche, alimentée par des migrants venant des campagnes et d'autres parties du monde. Cette croissance est la plus forte en Amérique, et Montréal y participe pleinement.

POUR LOGER les nouveaux venus, il faut de nouveaux logements, rapidement. En même temps, le niveau de

vie augmente, le tramway électrique permet à la ville de devenir moins compacte, et le résultat est le premier grand mouvement populaire vers la banlieue. Les promoteurs immobiliers sont prêts avec des milliers de lots uniformes le long de nouvelles rues larges. Les maisons sont construites en retrait de la rue, laissant une bande verte en avant pour les jardins et les fameux escaliers extérieurs. De nombreux petits constructeurs érigent les maisons, plus ou moins selon le même plan ; chaque façade cependant exprime les choix individuels de matériaux et d'ornementation. L'ornementation – corniches, balcons, pourtours de fenêtres, tourelles d'angle – est composée en général d'éléments produits en série. Même si le travail n'est plus artisanal, cela n'empêche pas les constructeurs de produire des paysages urbains de grande vivacité et convivialité. En outre, aspect non négligeable, ces quartiers sont conçus pour une population qui se déplace surtout à pied et en tramway, même si l'automobile est de plus en plus présente à partir des années 1920.

AUJOURD'HUI, environ cent ans plus tard, ces quartiers de « plex » sont encore appréciés. On pourrait dire que c'est le patrimoine de masse typique de notre ville !



Secteur typique de triplex du Plateau / BANQ atlas Goad 1911

IMAGES DE PATRIMOINE



Bernard Vallée,
Animateur, Montréal Explorations

LE DUPLEX ET SES TRÉSORS

LES FAÇADES de briques rouges, qui parent les cottages et les duplex populaires anciens sont sobres. On y observe parfois les empreintes de pattes de matous du XIX^e siècle qui se sont aventurés dans les aires de séchage des briques avant qu'on ne les cuise (photo 1). L'ornementation de la façade se concentre surtout sur une corniche large, parfois débordante, ou des parapets ouvrés, en bois ou en ferblanterie (photo 2), avec une grande variété de motifs. Les linteaux droits ou en arcs sont souvent ornés de tuiles en *terra cotta* à motifs floraux (photo 3) ou porte-bonheur. On retrouve parfois des balcons supportés par d'étonnantes consoles de bois ouvré, ajourées en éventail, en rayons de soleil ou en demi-gouvernail (photo 4), surplombant les portes richement moulurées (photo 5).



Photo 1



Photo 2



Photo 3



Photo 4



Photo 5

L'HARMONIE DES ENSEMBLES URBAINS DE TRIPLEX

LA PHOTO 6 présente une image du début du XX^e siècle ; elle a été prise à l'angle de la rue Rachel et de l'avenue des Érables. On y remarque un superbe alignement de 24 triplex (72 logements) qui se termine sur la rue Rachel par un édifice d'angle à balcons avec tourelle et épicerie en coin. On remarque les fausses mansardes et les imposantes toitures à pavillon, des balcons aux balustrades, colonnettes et lambrequins en bois ouvré ; on admire l'effet aérien créé par les escaliers extérieurs. Un art remarquable de construire et d'aménager l'espace urbain, dans un secteur ouvrier proche de la bourgeoisie de l'avenue De Lorimer, dans l'ancienne petite municipalité de De Lorimier. Un paysage urbain disparu où il ne reste presque rien des ornements et du charme d'origine.

LES FLAMBOYANTS COURONNEMENTS CRITIQUÉS

C'EST par la citation de deux extraits que nous abordons les couronnements, illustrés par un ensemble de quatre photos (photo 7).

« Ces maisons, avec leurs escaliers, leurs balcons parfois énormes, leurs corniches en tôle découpée aux silhouettes les plus inattendues, ont un aspect de construction temporaires, de bâtisses pour expositions provinciales. Pourquoi, sur nos toits, ces tourelles, ces minarets, ces simili-clochers en bois tôleés ? Pourquoi ces complications si peu décoratives ? [...] Un règlement municipal qui s'occuperait un peu de l'esthétique des façades [...] empêcherait nos rues de devenir des choses sans nom et peu dignes de l'importance de Montréal. » (Fernand Préfontaine, *Nigog*, vol. 1, no 7, 1918)

« Les donjons de fer-blanc dont on coiffe les pseudo castels de nos ouvriers du faubourg sont d'un grotesque achevé. » (Victor Morin, *Nigog*, vol. 1, no 11, 1918)



Photo 6 : BAnQ, Fonds La Presse, 06M_P833S3D0864_0001_1.



Photo 7

Photos 1, 2, 3, 4, 5 et 7 : Bernard Vallée

LA DURABILITÉ DU BÂTI TRADITIONNEL



Jean Laberge,
Architecte et membre de la SHP

DEPUIS bientôt 40 ans, je suis devenu un fier résident du Plateau Mont-Royal, comme plusieurs anciens campagnards qui s’y sont installés depuis plus d’un siècle pour gagner la grande ville. Les pratiques traditionnelles et le goût du travail bien fait ont accompagné ces premiers migrants dans leur nouveau milieu de vie et ont trouvé application dans le bâti de ce nouveau quartier qu’était le Plateau du tournant du vingtième siècle. La qualité des matériaux et les techniques de construction traditionnelles étaient une façon de faire toute naturelle pour ces premiers propriétaires et constructeurs du quartier. Ce qu’on appelle aujourd’hui « développement durable » était la seule façon de construire à l’époque.

LA PIERRE de Montréal était alors disponible dans les nombreuses carrières du Côteau-Saint-Louis et il ne suffisait que de l’extraire. Les couronnements des façades et mansardes étaient réalisés dans des matériaux durables, souvent en ardoise, accompagnés de corniches et de moulures en bois peint, toujours réalisées avec soin et originalité. Les fenêtres étaient invariablement en bois et souvent rehaussées de vitraux qui donnaient aux façades leur fière allure. Les modes de construction artisanaux que pratiquaient nos ancêtres étaient ainsi esthétiques, écologiques et économiques, en plus de s’inscrire dans une continuité par leur recours à des savoir-faire qui se transmettaient de génération en génération.

APRÈS la Première Guerre mondiale, l’industrialisation frappa le domaine de la construction et commença à le transformer. Au départ, plusieurs matériaux industrialisés continuaient de s’inscrire dans la tradition de durabilité qui avait toujours accompagné l’art de bâtir. Mais après la Seconde Guerre mondiale et l’expansion démographique et économique qui l’a suivie, la nécessité de construire davantage et plus rapidement est venue bouleverser les traditions. Cette réalité a graduellement remplacé les anciens modes de construction dans une logique d’efficacité et de moindre coût à court terme, mettant de côté les valeurs

traditionnelles de beauté, de durabilité et d’économie à long terme des premiers artisans.

SONT graduellement apparus la pierre artificielle, l’amiante, le papier brique, les fenêtres et garde-corps en aluminium, le clin de bois aggloméré, d’aluminium ou de vinyle. Sans parler des briques de béton et de calcite qui sont venues dans les années 1970 abaisser davantage le niveau de qualité des matériaux disponibles. Le faible coût d’acquisition de ces matériaux de piètre qualité est entré en directe concurrence avec celui de la pierre des carrières de Montréal, occasionnant la chute de son usage et la fermeture graduelle des carrières. Le même phénomène a touché les revêtements de mansardes en tuiles d’ardoise, qui ont souvent été remplacées par des matériaux industriels bon marché comme le bardeau d’asphalte. Nous pouvons en dire autant des éléments en aluminium que plusieurs propriétaires ont installés pour remplacer les belles clôtures de fonte et d’acier, jugées désormais trop difficiles à entretenir parce qu’elles requièrent d’être repeintes aux cinq ans.

ALLANT toujours plus loin dans cette logique, les entrepreneurs, qui perdaient de plus en plus d’artisans et d’ouvriers qualifiés, se sont mis à véhiculer l’idée qu’il coûtait moins cher de démolir un bâtiment ancien et de le remplacer par « une belle bâtisse neuve » que de le conserver. Moins cher pour eux sans doute, mais pas nécessairement pour les propriétaires. Les « nouveaux matériaux » étaient souvent importés d’ailleurs, parfois d’aussi loin que de la Chine.

CECI a conduit à un appauvrissement général du bâti à la grandeur du Québec et de l’économie locale par ricochet. Malheureusement, cette illusion du « beau, bon, pas cher » s’est incrustée dans le cerveau des propriétaires, qui ont adhéré à ce crédo sans réaliser qu’à long terme cette attitude menait au contraire à une spirale ascendante des coûts consacrés à l’entretien de leurs bâtiments. En effet, même s’ils présentent un coût de construction plus faible au départ, l’usage de matériaux commerciaux non durables et la démolition de bâtiments existants constituent à long

terme une contrainte économique pour la société en général et pour les propriétaires en particulier. D'un point de vue économique, nous devons considérer que l'apport de ces produits étrangers de faible qualité et durabilité dessert la production locale et exporte des sommes d'argent qui pourraient être mises à profit chez nous.

EN TERMES d'écologie, il faut de surcroît savoir que l'industrie de la construction et de la démolition est un grand producteur de matières résiduelles. Elle produit environ 40 % des déchets, toutes catégories confondues, en plus d'être une grande productrice de gaz à effet de serre.

LA CONSERVATION du bâti et des matériaux traditionnels, en plus de représenter un geste culturel fort en préservant des témoins des savoir-faire traditionnels qui étaient encore la norme il y a un siècle, contribue à l'intégrité des paysages de nos quartiers.

LA CONSERVATION des bâtiments traditionnels qui nous entourent est aussi un geste qui rend hommage à la mémoire des bâtisseurs et des habitants de nos quartiers qui nous y ont précédés.

LA CONSERVATION des bâtiments est de surcroît une façon de poser des gestes favorables à l'environnement et de participer à la nécessaire transition écologique qui constitue un défi incontournable à notre survie.

ET FINALEMENT, la conservation des bâtiments et des matériaux traditionnels qui les composent est une façon de contribuer à notre économie locale et au maintien des actifs des propriétaires, dans la tradition des premiers habitants du Plateau-Mont-Royal, qui bâtissaient leur environnement et menaient leur vie avec une vision à long terme, en pensant à leurs descendants et à l'avenir prospère de leur communauté.



Duplex traditionnel en pierre qui faisait partie d'une série. Son voisin de gauche a été modifié : corniche enlevée, fenêtres diminuées, pierre de Montréal envoyée aux rebuts et brique de mauvaise qualité. Comment une recherche d'économie devient un gaspillage écologique et un appauvrissement collectif et individuel.

Photo : Google street view



Denise Caron, historienne

LA RUE SAINTE-FAMILLE, UNE RUE PLANIFIÉE

LA RUE Sainte-Famille est située à l'extrémité ouest de l'arrondissement Le Plateau-Mont-Royal, entre le boulevard Saint-Laurent et l'avenue du Parc, et s'étend de la rue Sherbrooke à l'avenue des Pins. Construite dans l'axe de cette rue, la chapelle de l'ensemble institutionnel de l'Hôtel-Dieu la surplombe. L'Hôtel-Dieu est fondé par Jeanne Mance pour soigner gratuitement les pauvres malades, et ce, dès l'arrivée des premiers colons français sur le sol montréalais. À partir de 1676, les Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph de Montréal (RHSJ) deviennent administratrices de l'hôpital alors situé sur la rue Saint-Paul.

En 1730, deux fils de Bénigne Basset, premier notaire royal de Montréal, Benoît et Gabriel, donnent aux RHSJ une terre située près de la montagne. Elles la nommeront *terre de la Providence*. Située au coteau Saint-Louis, cette terre de deux arpents de front s'étend approximativement des rues Ontario à Jean-Talon actuelles.

UNE RUE PLANIFIÉE POUR LES RELIGIEUSES

EN 1855, le développement urbain, qui progresse vers le nord dans l'axe du chemin Saint-Laurent, approche de la limite sud de la *terre de la Providence* et les RHSJ décident de la rentabiliser. C'est Henri-Maurice Perrault, architecte et arpenteur, qui leur soumet un projet de lotissement domiciliaire (1856). De vastes lots de 100 pieds de façade sur 150 pieds de profondeur,

situés de part et d'autre d'une rue de 60 pieds de large, s'étendent du nord de la rue Milton actuelle au chemin Sainte-Catherine (l'avenue du Mont-Royal).

EN PARALLÈLE, la population montréalaise augmentant rapidement, les RHSJ sont de plus en plus à l'étroit sur leur site de la rue Saint-Paul. Mgr Ignace Bourget, évêque du diocèse de Montréal, les presse de déménager à la campagne sur leur *terre de la Providence*. Les Religieuses hésitent. Elles prendront finalement la décision de s'éloigner du centre-ville en 1858 et elles construiront, sur le mont Sainte-Famille, l'imposant ensemble institutionnel de l'Hôtel-Dieu (1859-1861), œuvre de l'architecte Victor Bourgeau. L'architecte placera la chapelle au sommet de la colline, dans l'axe de la rue Sainte-Famille (III. 1), dominant ainsi le paysage. Ce nouvel édifice transforme le projet résidentiel précédent en un projet urbain d'envergure où la chapelle de l'ensemble institutionnel devient la pièce maîtresse architecturale de ce secteur.

LA RUE SE DÉVELOPPE LENTEMENT

EN 1862, Henri-Maurice Perreault produit un nouveau plan de lotissement qui s'étend cette fois-ci de la rue Sherbrooke à la rue de l'Hôtel-Dieu (actuelle avenue des Pins). Alors que la profondeur des lots reste inchangée, leur front est maintenant de 50 pieds, doublant ainsi le nombre de terrains disponibles. Malgré cela, il s'agit tout de même de lots assez grands qui s'adressent à une population plus bourgeoise. Une fois les lots planifiés définitivement, la première vente est conclue en 1863.

DANS les actes de vente notariés recensés entre 1863 et 1890, les RHSJ encadrent le type de constructions permises sur cette rue en y intégrant diverses clauses qui varieront sur trois décennies. C'est ainsi que l'acquéreur s'engage à bâtir une



III. 1. Rue Sainte-Famille du côté ouest.
En perspective, le dôme de la chapelle de l'Hôtel-Dieu.



III. 2. Résidence de la rue
Sainte-Famille (est)

résidence unifamiliale (III. 2) dont les fondations seront en pierre alors que la façade sera de pierre taillée en fin d'au moins deux étages, alors que le toit devra être incliné ou toit français. Pour assurer la qualité des constructions, les RHSJ demandent que le prix de la maison ne soit pas être inférieur à 2 400\$ et que la résidence soit construite dans l'année qui suit l'achat, afin d'éviter les chantiers qui s'éternisent. Chaque nouvelle résidence doit aussi être d'un gabarit semblable aux autres déjà construites pour permettre un alignement de maisons harmonieux (III. 1 et 2). Pour inspirer l'acquéreur à se conformer aux exigences de construction comprises dans l'acte notarié, on lui propose de consulter ou encore de construire à partir d'un plan déposé à l'étude du notaire J.-E.-O. Labadie (III. 3) qui suggère différents modèles de résidence.

CONCERNANT les abords de la propriété, le nouvel acquéreur doit clôturer son terrain et planter des arbres en façade « sur l'extrémité du trottoir ». Ces exigences montrent l'intérêt des Religieuses pour maintenir un environnement de qualité dans l'axe de la rue Sainte-Famille en s'assurant du même coup de conserver une haute valeur aux terrains à vendre.

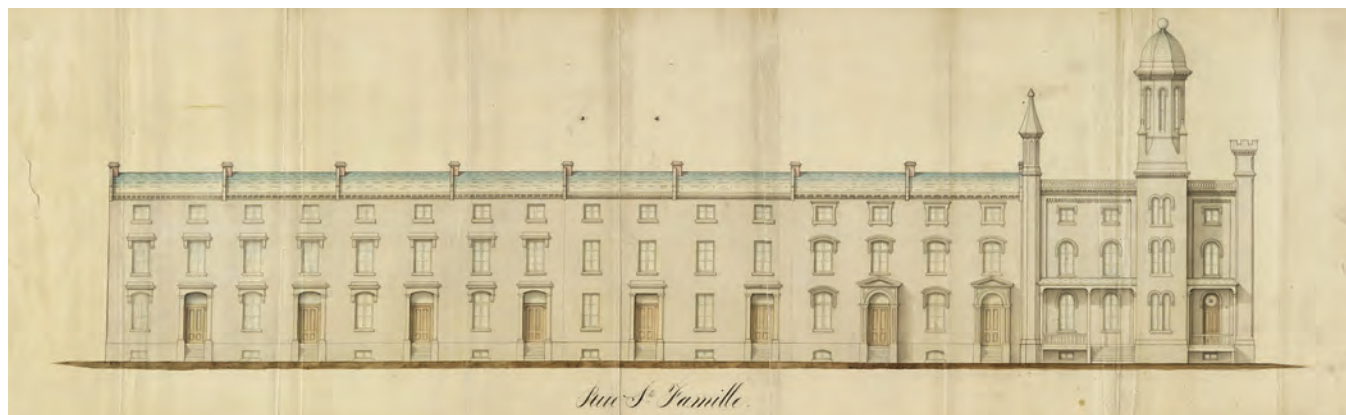
EN 10 ANS, de 1863 à 1873, 33 acquéreurs ont acheté des lots de la propriété des RHSJ. Comme l'indiquent les plans anciens, la rue Sainte-Famille se développe lentement du sud vers le nord. En 1872, quelques maisons à peine sont construites. En 1881, au sud de l'actuelle rue Milton, les lots sont maintenant construits des deux côtés de la rue. C'est entre 1890 et 1912 que presque tous les lots sont occupés, mais on note que le côté ouest s'est développé plus rapidement. Aujourd'hui, ce qui subsiste des premières constructions, surtout sur le côté ouest, montre que, malgré l'époque de construction et les styles d'inspiration des résidences, la pierre est le matériau de prédilection comme l'exigeaient les RHSJ.

LA PLANIFICATION DU TERRITOIRE MONTRÉALAIS

LA CONSTRUCTION de l'ensemble institutionnel de l'Hôtel-Dieu, en particulier la chapelle, change donc le projet domiciliaire initial en un développement urbain planifié. À cette époque, ce sont les promoteurs qui font office de planificateurs urbains. Le fait de placer cet édifice au sommet de la colline de la rue Sainte-Famille indique que l'architecte s'est servi de la topographie pour magnifier l'édifice et placer l'élément le plus spectaculaire, la chapelle, dans l'axe de la rue. De plus, les clauses contraignantes contenues dans les actes notariés, qui visent à assurer un environnement architectural de qualité, viennent mettre en valeur l'institution, en particulier la chapelle, tout en maintenant une valeur élevée aux terrains.

À LA MÊME ÉPOQUE, les RHSJ supervisent un autre grand chantier à Montréal. Elles rasant les édifices de la rue Saint-Paul pour les remplacer par une nouvelle trame urbaine planifiée par Henri-Maurice Perrault. Des magasins-entrepôts s'y élèveront de part et d'autre de larges rues, changeant ainsi le visage et la vocation du Vieux-Montréal. Mais, elles ne seront pas les seules. Le Séminaire de Saint-Sulpice avait planifié dans les années 1840 tout un secteur bourgeois de la ville, au sud du futur Grand Séminaire, ainsi qu'un vaste secteur à vocation industrielle et résidentielle sur leur domaine Saint-Gabriel à la Pointe-Saint-Charles.

L'ÉVOLUTION de cette rue relativement homogène quant au gabarit des bâtiments et au matériau utilisé, la pierre de taille pour les façades, montre le rôle que cette communauté a joué dans le paysage urbain. L'importance des édifices conventuels construits dans la ville sous l'impulsion, entre autres, de Mgr Ignace Bourget montre que le territoire a constitué un outil qui a servi à affirmer la présence des institutions religieuses sur le sol montréalais.



III. 3. Plans proposés. [1863]. Rue Sainte-Famille. BAnQ, CN601S220_act8551.



Gabriel Deschambault,
Architecte et vice-président de la SHP

LES VIEILLES MAISONS DE CÔTE-SAINT-LOUIS

LE VILLAGE DE CÔTE-SAINT-LOUIS

LA NOTION de patrimoine bâti vernaculaire est très difficile à cerner et la définition du terme « vernaculaire » est également complexe à définir et à expliquer. Personnellement, j'ai de la difficulté avec ce terme. D'ailleurs, selon moi, la vaste majorité du bâti du Plateau Mont-Royal ne correspond pas à cette catégorie. Je préfère plutôt parler d'un patrimoine populaire ou modeste.

BIEN SÛR, quelques exceptions confirment toujours la règle et il s'agit de ces petites maisons à pignons dont on trouve encore la trace dans le secteur de l'ancien noyau villageois de Côte-Saint-Louis (Berri au nord de Laurier), ainsi que dans l'ancien noyau villageois de Saint-Jean-Baptiste (secteur Saint-Laurent et avenue du Mont-Royal).

CETTE magnifique photographie en noir et blanc qui date des années 1950 nous montre la perspective de la rue Lagarde, entre Rivard et Berri tout au fond, dans Côte-Saint-Louis. Nous y voyons trois maisons avec des toitures à pignons galbés dans le plus pur style rural québécois. La troisième maison de cette série existe toujours.



La rue Lagarde dans le village de Côte-Saint-Louis, dans les années 1950.

Source : Archives de la Famille Pierre-Paul Boucher

Nous pouvons visualiser ici la deuxième phase de « l'urbanisation » de Côte-Saint-Louis, au moment où ces petites rues latérales sont ouvertes afin de densifier le développement qui se localisait originalement, uniquement le long de la rue Berri.

Nous voyons, dans la seconde photographie montrant la rue Berri près de Saint-Grégoire, deux maisonnettes datant vraisemblablement des tout débuts de Côte-Saint-Louis. Ce sont les maisons des premiers carriers. Le fameux village des « Pieds-Noirs ». Nous constatons que ces maisons originales sont beaucoup plus rudimentaires que celles de la rue Lagarde. Minuscules chaumières sans décor, toitures à effleurement des murs, sans larmiers ou protection, économes de volume et de fenestration ; il s'agit à l'évidence de constructions réalisées par les occupants eux-mêmes. Ils utilisent le bois, un matériau simple et accessible dans l'immédiat, mis en place en faisant appel au savoir-faire et aux habiletés de la communauté proche.



La rue Berri près de Saint-Grégoire, dans le village de Côte-Saint-Louis.

Source : BANQ. (possiblement fonds Edgar Gariépy 1950)

À CE TITRE, le Comité international des monuments et des sites (ICOMOS), dans une charte qui date de 1999, nous présente les principes généraux encadrant le patrimoine vernaculaire. Je les énumère en accompagnement de ces photos.

- A. Un mode de construction partagé par la communauté;
- B. Un caractère local ou régional en réponse à son environnement;
- C. Une cohérence de style, de forme et d'aspect, ou un recours à des types de construction traditionnels;
- D. Une expertise traditionnelle en composition et en construction transmise de façon informelle;
- E. Une réponse efficace aux contraintes fonctionnelles, sociales et environnementales;
- F. Une application efficace de systèmes et du savoir-faire propres à la construction traditionnelle.

MA PAROLE ! On dirait bien que ces principes s'appliquent assez bien à nos petites maisons de la rue Lagarde. Ici à Côte-Saint-Louis, dans la première moitié du XIX^e siècle, au moment où l'exploitation des carrières de pierre calcaire donne naissance à ce village ouvrier, toutes les résidences du secteur partagent ce même modèle. Nous sommes ici devant une architecture sans architectes, qui reprend assez fidèlement le langage acquis dans l'habitat des villages ruraux, d'où proviennent une bonne partie des résidents.

LA CONSTRUCTION en bois est déjà largement connue dans les faubourgs autour de la vieille ville. Ce n'est donc pas une surprise si elle se retrouve ici aussi. Les charpentiers connaissent leur métier et leur savoir-faire est sûrement utile aux nouveaux occupants. L'autre matériau de prédilection est bien sûr la pierre qui, ne l'oublions pas, est une matière première pour ces carriers auto-constructeurs. Les Pieds-Noirs la trouvent littéralement sous leurs pieds.

Nous ne sommes plus à la campagne par contre. Le nouveau milieu urbain va imposer une densification qui se traduira par des maisonnettes plus petites, plus simples, avec des façades similaires proposant une porte centrale flanquée de deux fenêtres. Les chambres se retrouvent à l'étage, éclairées par de modestes lucarnes; on ne flâne pas dans les chambres, alors pas besoin de beaucoup de lumière. Pas de balcon non plus, et sortie directement sur le trottoir. La règle est simple, une famille, une maison.

L'AUTRE VILLAGE

CES PETITES maisons villageoises typiques se retrouvent aussi ailleurs dans le quartier, très similaires par leur volume, leur forme, leur mode de construction en bois; nous pouvons encore en voir sur l'avenue du Mont-Royal (Tannerie Street), angle Coloniale (Saint-Georges). Nous sommes ici dans la partie la plus ancienne du village de Saint-Jean-Baptiste.



Maisons anciennes du village de Saint-Jean-Baptiste sur l'avenue du Mont-Royal.

Source : Google Street View (avril 2009)

AVEC le développement, depuis le Vieux-Montréal, de la rue Saint-Laurent en direction nord en 1720, et avec l'installation d'une tannerie au début du XVIII^e siècle, angle Robin (Henri-Julien) et ce qui sera plus tard Mont-Royal, nous retrouvons dans ce secteur les plus vieilles constructions du village de Saint-Jean-Baptiste. Lors d'une promenade, si vous arpentez la rue Saint-Dominique entre Mont-Royal et Rachel, vers l'ancien marché public, vous verrez quelques autres vestiges remarquables. (voir page couverture)

BIEN SÛR, ces vieux bâtiments sont fragiles et abimés. Cela fait déjà près de deux siècles qu'ils résistent à la pression immobilière ou commerciale très forte du Plateau-Mont-Royal. Ce n'est pas rien et ils méritent notre respect. Ce sont de véritables machines à voyager dans le temps. À eux seuls, ils nous témoignent du paysage architectural historique, unique, de notre quartier.

ALLEZ leur dire bonjour ! Profitez-en pendant qu'il en est encore temps !



La rue Saint-Laurent au nord de Marie-Anne.

Photo Alexander Henderson

Archives Ville de Montréal R3086-2_-0225711-8989



Huguette Loubert, présidente
Directrice du Centre de documentation et d'archives

CHRONIQUE DU CENTRE DE DOCUMENTATION ET D'ARCHIVES

LE PATRIMOINE BÂTI POPULAIRE DU PLATEAU DANS LES PUBLICATIONS

C E BULLETIN de la SHP nous donne une bonne idée du patrimoine bâti populaire de notre quartier. Nous pourrions écrire encore beaucoup de pages sur le sujet tellement il est riche. Au Centre, quelques livres et documents peuvent nous aider à continuer d'approfondir nos connaissances. En voici quelques-uns.

- Tout d'abord, un incontournable, qui est toujours en vente en librairie : *Les villages du Plateau* de Michèle Benoit et Roger Gratton ; le fascicule nous fait faire le tour historique et architectural du Plateau d'avant 1930. Autrement dit, un portrait de la majeure partie du bâti de notre Plateau actuel car, vers 1910, la construction y était pratiquement terminée. Un trésor ! En plus d'y suivre le développement de son territoire à partir des villages, on découvre les différents styles architecturaux et les influences.



- *Le Plan d'implantation et d'intégration architecturale*, publié cette fois par l'arrondissement du Plateau-Mont-Royal, identifie dans *Aires et unités de paysage* les cinq grandes phases du développement : Mont-Sainte-Famille, Saint-Jean-Baptiste, Square Saint-Louis, Saint-Louis du Mile End et Village De Lorimier. Cette étude, accompagnée de nombreuses

cartes et photos ainsi que d'un guide de typologies architecturales, est très instructive.

- Une étude de Jean-Paul Simard porte sur les *Maisons villageoises du Coteau-Saint-Louis*. Des neuf maisons répertoriées en 1943, il n'en reste qu'à peine la moitié... D'où l'urgence de les identifier et les protéger.
- *L'étude sur le patrimoine du square Saint-Louis et de ses abords* a été réalisée par la firme Consaur pour la Ville de Montréal en 1991. Elle couvre un territoire situé entre les rues Sherbrooke, Hôtel-de-Ville, Roy, Cherrier et Atateken. L'historique du quartier est détaillé et de nombreuses cartes et photos l'illustrent. Ces dernières nous permettent de découvrir un décor architectural élaboré qui cohabite avec celui plus modeste des rues avoisinantes. Une étude référence passionnante !

Pour le plaisir des yeux et pour notre soif de connaître, trois ouvrages dont j'ai déjà souligné l'intérêt :

1. *A feast of gingerbread - Pâtisserie maison - Montréal 1870-1900*, paru en 1976, par Warwick et Beth Hatton pour découvrir de près, les belles boiseries de la Ville.

2. *Les rues de Montréal, façades et fantaisie – Touches of fantasy on Montreal streets* (1977) de René Chicoine avec des photos de Edith Mather. L'ornementation des demeures qui fait le charme des promenades en ville ! (voir photos page 23)

3. Le troisième, plus récent est paru en 1998, *Les escaliers de Montréal* par Jean O'Neil et Pierre Philippe Brunet. Un album de photos qui donnent un sens poétique à des structures utilitaires...

Ces ouvrages et de nombreux autres sont en consultation au Centre de documentation. À découvrir... dès que ce sera possible !

LES VARIATIONS HARMONIQUES DE LA PIERRE GRISE

LORS de visites guidées, je m'attarde à souligner les différents appareillages de la pierre grise sur les murs des maisons patrimoniales du quartier. Quand nous faisons cet exercice une fois, nous n'avons plus le même regard sur ces murs, car ils nous racontent

le travail des carriers et la créativité des bâtisseurs ! Je me suis amusée à faire quelques photos, rue Saint-Denis entre les rues Roy et Duluth, sur des murs qui datent, pour les plus anciens, de 1880. Je vous en présente quelques-unes. (Toutes les photos sont de Huguette Loubert.)

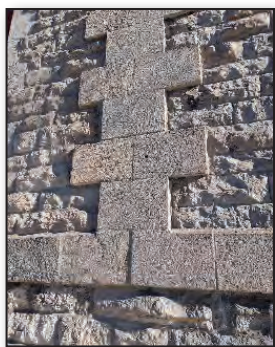


Photo 1: Appareillage de pierres lisses et de pierres à bossage rustique avec bandeau.



Photo 2: Même appareillage que celui de la photo 1 pour une bordure de fenêtre.



Photo 3: Appareillage sur pan de mur étroit en pierres lisses ornées au centre de moellons équarris.

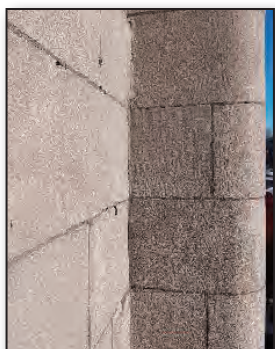


Photo 4: Mur de pierres lisses avec avancée en arrondi.



Photo 5: Appareillage de pierres taillées de format et de fini différents. Certaines sont bouchardées.

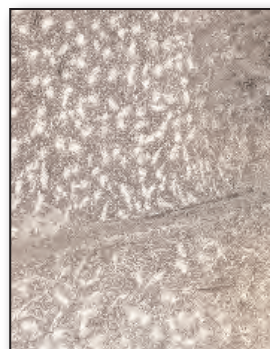


Photo 6: Pierre travaillée en surface avec une boucharde à pointes plus grosses.



Photo 7: Appareillage de pierres lisses avec pierres bouchardées intercalées.



Photo 8: Pierre taillée sur laquelle apparaissent les marques laissées par les outils de taille.



Photo 9: Pierre d'angle arrondie montrant trois traitements différents selon les outils utilisés : ciseau à dent, ciseau lisse et boucharde.

TÉMOIGNAGES DES MEMBRES

LA FAMILLE MONET DIT BOISMENU SUR LE PLATEAU

Propos de Gilles Boismenu, transcrits par Huguette Loubert

NDLR. - Un membre fondateur de la SHP a répondu à notre appel à témoignages et nous livre quelques épisodes de l'histoire d'une famille bien enracinée dans le quartier.

LE PREMIER arrivé dans le quartier en 1862, est **Luc Boismenu** (1820-1894), mon arrière-arrière-grand-oncle; il était négociant au Marché Bonsecours et domicilié rue Georges-Hyppolyte (Coloniale) dans Saint-Jean-Baptiste. Le second, **Onésime Boismenu** (1838-1918), mon arrière-arrière-grand-père, était charretier; il a habité successivement aux 43, 87 et 151 rue Saint-Dominique, puis au 251 rue Sainte-Élisabeth. **Hormidas Boismenu** (1858-1900), mon arrière-grand-père, charretier, habitait au 192 rue Pantaléon (Hôtel-de-ville); il a aussi tenu un hôtel au 575 rue Saint-Laurent, près de la rue Charbonneau (Guilbault). **Albert Boismenu** (1893-1976), mon grand-père, était ingénieur électricien. Son père est décédé quand il n'avait que 7 ans et il a été élevé par sa mère Oliva Bergeron. De 1910 à 1919, son épouse a tenu seule d'abord, puis avec ses sœurs ensuite, un magasin de chaussures, avenue du Mont-Royal, coin Lanaudière. Albert a été maire de Brookline (quartier de Ville Saint-Hubert) et commissaire à la Cour supérieure du Québec. **Bernard Boismenu** (1921-2007), mon père, était électricien. Il s'est marié à Lucette Prieur à l'église Saint-Stanislas; leurs deux premiers enfants ont été baptisés à l'église Immaculée-Conception.

QUANT À MOI, je suis né en 1951 sur le Plateau au 4618 rue Fabre, chez ma grand-mère Prieur qui, suite au décès de son mari, a tenu le restaurant Charles, un *snack bar*, au 4720 rue Marquette, près de Gilford, de 1935 à 1954; mon grand-père Prieur travaillait à la Brasserie Frontenac, comme agent de distribution. Peu après ma naissance, mes parents ont déménagé dans Rosemont pour revenir, quatorze ans plus tard, au 4599 rue Papineau. En 1969, j'ai eu mon premier appartement au 4820 rue Messier. J'y ai habité avec ma conjointe et nous nous sommes mariés quelques mois plus tard; notre premier enfant est né peu après.

LE TRAVAIL

J'AI LAISSÉ l'école à 15 ans et c'est sur le Plateau que j'ai occupé mes premiers emplois. J'ai travaillé, en bas de chez nous, chez Atlantic Groceteria, comme livreur. J'ai ensuite travaillé six mois chez Eagle Toys, rue Rivard, où l'on fabriquait des jeux de hockey et des jeux imprimés sur le sport. Je suis allé ensuite travailler dans une fabrique de chapeaux en organza, coin Laurier et Saint-Hubert. Peu après, j'ai été engagé chez Cordon Bleu, coin Iberville et Rachel, puis chez Maxime Footwear dans Rosemont, tout près de la Cadbury, comme opérateur; j'y suis resté vingt-deux ans. À la faillite de cette dernière, j'étais directeur syndical et j'ai beaucoup travaillé pour protéger les droits des travailleurs.

APRÈS être retourné aux études, j'ai été embauché par la Commission scolaire de Montréal à l'entretien des édifices. J'y suis resté jusqu'à ma retraite vingt ans plus tard. Aujourd'hui, même si je n'habite plus le Plateau, j'y reviens toujours avec joie et je suis fier de mes racines.



Ma famille en 1985. De gauche à droite: En avant, mes parents Lucette Prieur et Bernard Boismenu. Au 2^e rang: Ginette, Francine, Lorraine, Jocelyne et Denise. À l'arrière: Maurice, Claude et Gilles.
Source: Collection Gilles Boismenu.

DEVENEZ MEMBRE POUR L'ANNÉE 2021

Devenez membre de la SHP pour aussi peu que 20 \$ par année, ou membre à vie pour 300 \$ (un reçu pour fins d'impôt de 280 \$ sera remis), et recevez notre bulletin gratuitement, en plus d'avoir la chance d'assister à nos activités et conférences. La SHP étant reconnue organisme de charité, nous émettons des reçus officiels d'impôt pour les dons. Notez que la cotisation annuelle est de 20 \$ pour la période du 1^{er} janvier 2021 au 31 décembre 2021.

Remplissez le formulaire ci-dessous et faites-le parvenir avec votre cotisation à l'adresse suivante :

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU PLATEAU-MONT-ROYAL

CENTRE DE SERVICES COMMUNAUTAIRES DU MONASTÈRE, 4450, RUE SAINT-HUBERT, LOCAL 419, MONTRÉAL H2J 2W9

Nom : _____ Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : _____ Téléphone : _____

Courriel : _____ Date : _____

Adhésion annuelle: 20 \$ x _____ années. Total : _____ Chèque Mandat postal Argent comptant

Don à la SHP (déductible d'impôt): _____

Commentaires ou suggestions : _____



STEVEN GUILBEAULT
Député de
Laurier—Sainte-Marie

800 De Maisonneuve Est, Bureau 604
Montréal (Québec) H2L 4L8
514-522-1339
Steven.Guilbeault@parl.gc.ca

Ruba Ghazal
Députée de Mercier

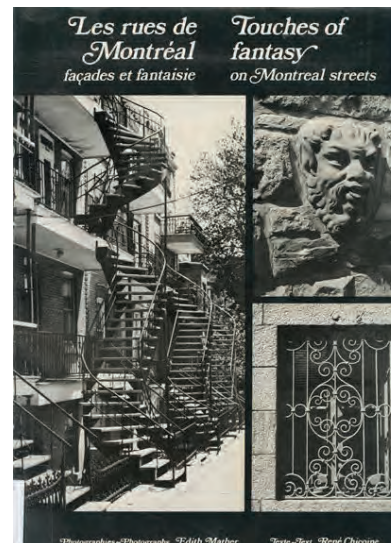
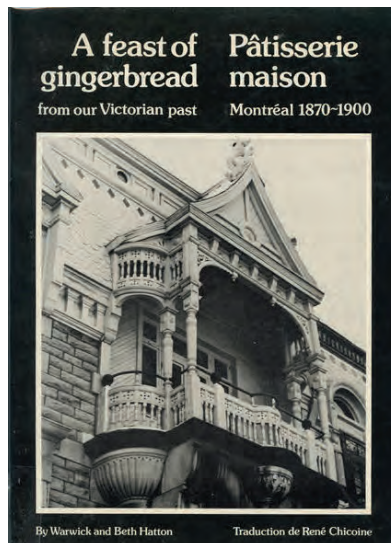
1012 av. du Mont-Royal Est, Bur. 102
Ruba.Ghazal.Merc@assnat.qc.ca
T: 514-525-8877



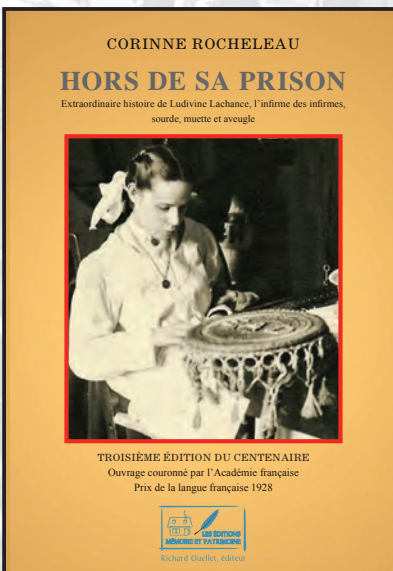
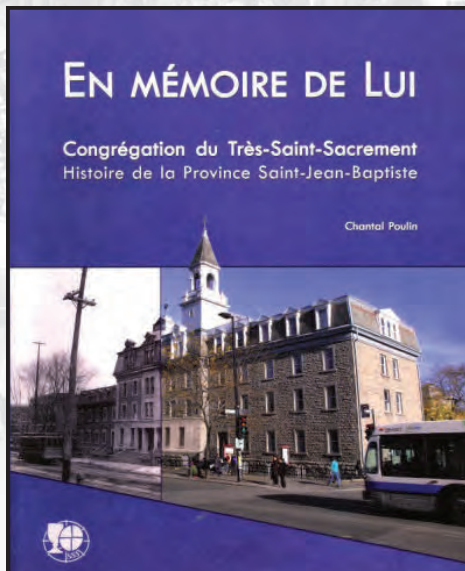
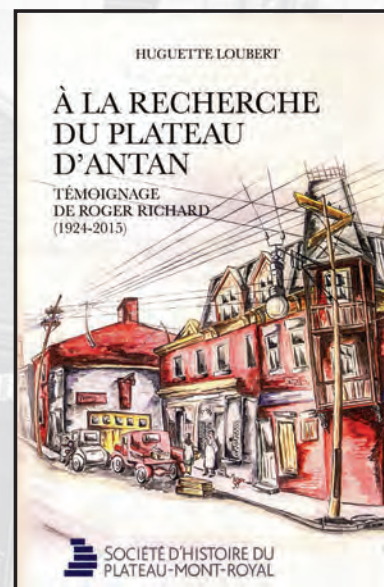
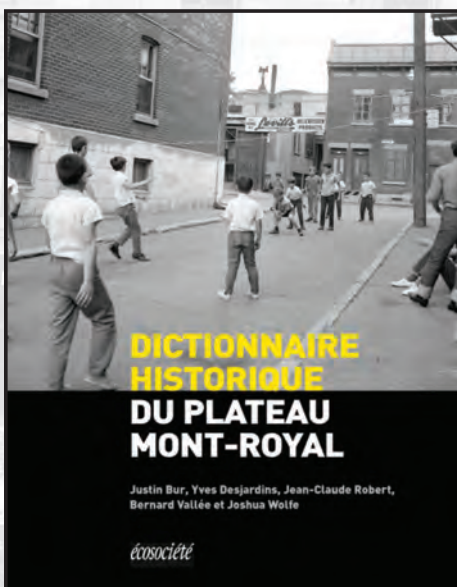
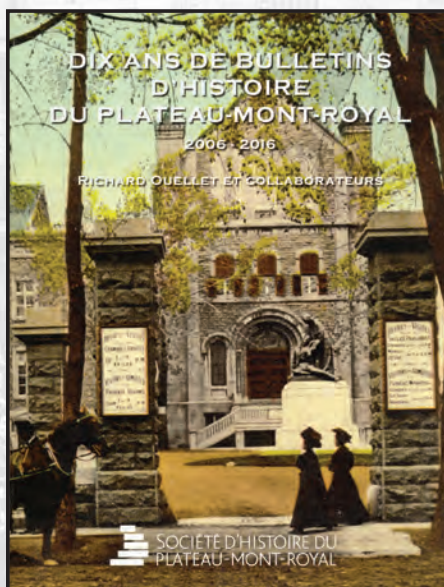
ASSEMBLÉE NATIONALE
DU QUÉBEC



*Duplex français traditionnel
sur la Côte de Beaupré vers 1897,
collection de l'auteur ; article page 8*



*Volumes disponibles au Centre de documentation et d'archives;
article page 20*



**Lectrices,
Lecteurs,
Lectures...**

Voici quelques titres de volumes que vous pouvez acheter au Centre de documentation et d'archives de la SHP.

On y aborde des sujets relatifs à l'histoire du quartier : une belle occasion de poursuivre votre formation d'historien du Plateau.

Contactez-nous au 514-563-0623 ou par courriel à info@histoireplateau.org